

# REALITES

**le clou  
de la réussite:  
travailler  
de ses mains**



**55 Les 10-13 ans.** Un nouveau groupe dans notre société, analysé par son système d'objets.  
*par Régine Gabbey*

**88 Le Sud abat ses cartes.** Une réponse à Jérôme Monod. Un débat organisé à Marseille  
*par « Réalités »*

**80 Redécouvrir ses mains pour ne pas perdre la tête.** La moitié du monde est au bout des mains.  
*par Victor Faxel*

**40 Médecins-malades :** on ne s'entend plus. Pourquoi ?  
Le Pr. Jean Bernard répond à Igor Barrère.

**44 Les images qui vendent.** Nous en avons décortiqué trois. Pour comprendre les mécanismes des affiches à succès.  
*par Alain Schifres*

**34 Portugal : le rêve du MFA.** Les jeunes officiers du MFA ont voulu un socialisme libertaire et romantique. Une expérience instructive.  
*par Jean Marchand*

**28 Alaska : le tube du siècle.** Six milliards de dollars pour un pipe-line.  
*par Nicolas Berland*

**50 Les guérillas pieds dans l'eau.** Contre le mur de buildings et de parkings, l'offensive des guérilleros du littoral.  
*par Vincent Beaufile*

**74 La méthode McCall pour dominer la tourmente.** Ou comment, en six dessins expliqués, triompher par l'humour de la morosité.

**84 Louer plutôt qu'acheter.** Les Français commencent à s'intéresser au « leasing ». Quels sont ses avantages ?  
*par Guillemette de Sairigné*

**68 Les joyeux gratte-ciel de l'Arabie Heureuse.** Avec un cube, les Yéménites ont inventé une des architectures les plus gaies du monde.  
*par Michel Bagot*

**62 Robert le Pieux.** Pour Robert Laffont, l'homme cultivé est celui qui sait où trouver les réponses, dans les livres.  
*par Serge Lentz*

**« Zooms »**  
Le Maudit chéri.  
La santé en branches.  
L'amiral de la plaisance.  
Poigne d'or.  
L'ingénieur astrologue.

**18**  
En direct  
5 avec l'équipe de « Réalités »  
13 Le « cocotier »  
93 Le guide « Réalités »











Trois visages du MFA : l'amiral Rosa Coutinho (à gauche) partisan d'un socialisme à la portugaise, le général Vasco Gonçalves (au centre) lié au PC. Et le général Otelo de Carvalho (ci-dessous) chef de la sécurité militaire, baroudeur passé au gauchisme.

anonyme et seconde, un corps engagé dans l'action politique, un groupe aux traits spécifiques, comme l'atteste son nom, réduit à un sigle, MFA. Mais c'est surtout dans la manière dont il exerce ce pouvoir que réside l'originalité du MFA et de l'expérience portugaise. Il appartiendra aux historiens d'analyser, avec le recul du temps, la genèse du Portugal nouveau, le poids relatif de ses causes, le rôle exact de chacun de ses acteurs. On peut déjà cependant essayer de le situer parmi les révolutions militaires. Faire le départ entre ce qui les rapproche et ce qui les distingue.

A ceux qui s'émerveillent et crient à la nouveauté, beaucoup rétorquent qu'il n'y a rien de bien neuf hors les circonstances locales. On retrouve, c'est vrai, un certain nombre d'éléments qui rendent la révolution portugaise comparable aux autres prises de pouvoir par des militaires dans l'empire ottoman du groupe Union et Progrès, dans l'Égypte des compagnons du colonel Néguib, en Afrique, en Amérique latine. Et d'abord dans leur itinéraire.

Tout commence en Afrique, par une révolte d'officiers subalternes. Soldats amers parce que mal payés, mal considérés. Touchés par l'insuccès de leurs armes, notamment la perte de Goa, reprise par les Indiens en 1961. Las d'une guerre dont ils supportent l'essentiel du fardeau. Car les hommes, les cadres surtout, manquent. L'émigration s'accroît :

en 1973 la moitié des conscrits fuient à l'étranger plutôt que de passer quatre ou six ans sous l'uniforme. Le gouvernement utilise alors, de plus en plus, des appelés, jeunes universitaires promus officiers en quelques mois, qui introduisent les idées nouvelles dans les rangs de l'armée. Brèche par laquelle les organisations de gauche vont pousser leurs militants à s'engouffrer. Surtout, suivant une évolution générale que l'on constate en Amérique du Sud notamment, l'armée compte de moins en moins de fils des familles fortunées et de plus en plus de rejetons des classes moyennes. Parce que les premiers sont plus attirés par les hauts bénéfices de la banque, du commerce et de l'industrie que par les écoles militaires qui les mèneraient à une guerre meurtrière et sans gloire. Et parce que les seconds ont vu s'ouvrir, en 1958, les portes de l'Académie militaire, c'est-à-dire d'exceptionnelles possibilités de promotion sociale : l'enseignement y est désormais gratuit et les cadets perçoivent une solde. Résultat : un brassage dans le corps des officiers de carrière. Et une politisation rapide de la hiérarchie par des bataillons de lieutenants et de capitaines progressistes. Soit au total des militaires critiques. Peu favorables aux privilèges socio-économiques. Et dont le nationalisme supporte de plus en plus mal une société bloquée. Terrain fertile pour un projet révolutionnaire. D'autant que cette « sale guerre » coloniale leur donne



mauvaise conscience, le sentiment de ne pas être du bon côté face à des adversaires qu'ils apprennent à estimer, qui leur apparaissent de moins en moins comme des rebelles et de plus en plus comme des patriotes menant une lutte de libération nationale. Une guerre qui les entraîne à contre-courant de l'histoire : ne sont-ils pas les derniers à défendre un empire indéfendable et, comme tous les autres, condamné inéluctablement par l'histoire ?

En outre, ils trouvent en Afrique des résonances, des similitudes avec leur pays qui leur apparaît, vu de loin, presque aussi démunie que les brousses de l'Angola, du Mozambique et de la Guinée. Et



La façade de l'unité face au peuple qui acclame ses dirigeants (ici les généraux Vasco Gonçalves, Costa Gomes et Fabiao). Et, derrière, les difficultés d'un pouvoir incertain : querelles partisans, pressions extérieures, et surtout une économie qui se désagrège.

pourtant s'enlise dans une guerre sans issue qui traîne depuis treize ans et engloutit chaque année un tiers du budget national. Leur patrie n'est-elle pas d'ailleurs elle-même colonisée, de l'intérieur, par les puissances financières étrangères ? Son économie est sous l'emprise du capital étranger, de ces multinationales dont les centres de décision sont à New York, à Londres, à Francfort, à Paris, mais pas à Lisbonne. Et sa population doit émigrer pour chercher du travail.

Ces idées, ces sentiments, une partie de l'état-major y souscrit qui, alliée à la bourgeoisie libérale et technocratique, veut un pays moderne, ouvert sur l'extérieur. Résultat : la superposition, le 25 avril, d'un putsch militaire classique avec une junte de salut national présidée par le général de Spínola, et d'une révolte d'officiers. Les uns pour changer de régime ; les autres pour changer de société... Premier compromis. Première ambiguïté. Car l'armée est seule à pouvoir agir. Parce qu'elle est intouchable : à la différence des civils pourchassés par la police politique, ses membres sont assurés d'une certaine impunité. Parce qu'elle possède la force. Une force qui n'a plus rien, comme autrefois, de comparable à celle de la police. Mais technique, complexe, sophistiquée, puissante. Dont les militaires sont, de fait, les techniciens, les professionnels, seuls à en posséder la maîtrise. Une force qui, comme celle de tous les États modernes sortant du Moyen

Age, avec ses 200 000 hommes, ses 5 000 officiers, son matériel perfectionné fourni par l'OTAN, son énorme potentiel de techniciens, de médecins et de gestionnaires, représente le progrès, la modernité dans un pays de 9 millions d'habitants qui compte 40 % d'illettrés. C'est dire que, le 25 avril 1974, leur mission ne s'achève pas avec la chute de Marcelo Caetano. Ce pays dépolitisé qui a vécu un demi-siècle dans l'apathie et l'isolement n'est pas prêt à se gouverner lui-même, à se défier des pièges de la réaction. Et de ceux des partis. De là la détermination du MFA à ne pas risquer, même par des élections tant attendues, symbole de la liberté retrouvée, de « perdre en un jour ce qu'ils ont mis tant d'années à obtenir au prix des sacrifices les plus lourds », comme le déclare le général Vasco Gonçalves, Premier ministre. D'ailleurs, l'armée a été seule à prendre le pouvoir, qui pourrait mieux l'exercer qu'elle ?

A l'épreuve de ce pouvoir, on retrouve aussi dans le comportement des hommes du MFA des traits bien militaires. Le souci du secret, des délibérations à huis clos, habitude légitime en matière de défense nationale, mais aussi protection du sacré, inséparable de l'autorité. Et la méfiance à l'égard de la démocratie à l'occidentale, le régime de ces pays qui acceptaient la dictature. Pour des professionnels de l'ordre et de l'efficacité, la démocratie délibérante, c'est une perte de

temps et d'énergie. Une menace permanente pour l'unité, a fortiori dans un pays où s'impose une tâche de reconstruction nationale. Les partis, il faut les contrôler, (en leur faisant signer un pacte constitutionnel avant les élections) voire les supprimer comme l'envisagent à plusieurs reprises certains membres du MFA tel le général Otelo de Carvalho. Parce qu'ils sont bavards, empêtrés dans leurs appareils, leurs querelles, leurs idéologies. De l'Amérique du Sud à l'Afrique, cette volonté de rénover radicalement le style politique est une constante des régimes militaires. Et même plus près de nous : le pouvoir mis en place par le général de Gaulle en 1958 ne se voulait-il pas au-dessus des partis, directement responsable devant le peuple ? Au fond d'eux-mêmes, les militaires restent persuadés, pour paraphraser Clemenceau, que la politique est une chose trop sérieuse pour l'abandonner aux civils.

Voilà donc la cause entendue. Et l'expérience portugaise classée, étiquetée : un coup d'état militaire, demain sans doute une nouvelle dictature. Des militaires de gauche sans doute, à la phraséologie populiste. Mais des militaires avant tout, nationalistes, qui s'estiment investis d'une mission historique, se déclarent incarnation de la volonté populaire. Et imposeront bientôt leur conception du bonheur. Ils peuvent donc ils savent. Ne l'ont-ils pas prouvé en ne tenant aucun compte du résultat des élections, en mettant en





Le peuple et l'armée, armes et grades confondus, défilant ensemble dans l'euphorie d'une chaleureuse complicité : une image du Portugal d'après avril 1974. Image insolite d'une révolution militaire qui aura cherché à être ouverte et résolument populaire.

veilleuse les travaux de l'Assemblée constituante ? Des militaires peu différents, *mutatis mutandis*, de leurs homologues péruviens, brésiliens, africains ou asiatiques.

La réalité est tout autre. D'abord parce que les circonstances portugaises sont tout de même très particulières et l'itinéraire de ces hommes peu banal : combattants d'une guerre coloniale, politisés au contact de leurs adversaires. Surtout, précisément, les hommes du MFA portugais ne suivent pas exactement ce modèle. Leur comportement s'écarte des chemins empruntés par les autres militaires au pouvoir.

On aurait pu attendre d'eux qu'ils installent un programme précis en politique et en économie. Qu'ils l'appliquent avec diligence et efficacité. Qu'ils organisent l'appareil d'Etat de manière unitaire et hiérarchisée, à l'image de l'armée. Qu'ils appliquent à l'exercice du pouvoir leurs habitudes de décision, de respect de l'ordre donné, d'action immédiate. Comme l'a fait le Pérou progressiste du général Velasco Alvarado, auquel on compare souvent le Portugal. Or rien de tout cela. Depuis seize mois, le Portugal est installé dans le provisoire. Vit une période transitoire dont on ne voit pas la fin. Au rythme cahotant d'un pouvoir incertain, flottant, absent. Sans véritable politique étrangère : la décolonisation qui en a tenu lieu les premiers mois était liée automatiquement à la disparition de l'ancien

régime, le tiers mondisme reste un principe bien vague. Sans véritable politique intérieure : une société socialiste, oui, mais de quelle nature, sous quelles formes, par quels moyens ? Sans véritable politique économique, ce qui hypothèque gravement l'avenir proche d'un pays pauvre, privé de l'apport de ses colonies et qui doit absorber ses rapatriés alors que sa production est désorganisée, le chômage croissant, la balance des paiements sérieusement déficitaire, ses fameuses réserves d'or et surtout de devises largement entamées.

Comment expliquer un tel flottement qui rend permanente la tentation d'un coup de force ? Par le manque de compétence, de préparation à gouverner ? C'est, il est vrai, une chose de prendre le pouvoir et une autre de l'exercer dans un Etat où tout est à faire, à inventer. Par la structure collégiale des organes de direction, l'absence de leader ? Certes, les organes habituels de l'Etat existent : un président de la République, un Premier ministre, un gouvernement. Mais le véritable pouvoir est, on le sait, le Conseil supérieur de la révolution, puis le triumvirat. De là partent les décisions. Collectives. C'est-à-dire, pour l'essentiel, en forme de compromis, difficiles comme en témoignent les sessions interminables du Conseil, dans cet organe de vingt-huit membres où s'affrontent les différentes tendances du MFA, lesquelles ne font que refléter les querelles partisans : Vasco

Gonçalves, proche du parti socialiste, l'amiral Rosa Couthino et son projet de MFA civil, le général Otelo de Carvalho, chef du Copcon, la sécurité militaire et la tentation gauchiste. D'où les incohérences, les tergiversations dans des affaires comme celle du journal *República* et de Radio-Renaissance. Cette hétérogénéité du MFA, et l'incertitude décisionnelle qui en résulte, est un élément de vulnérabilité politique et économique. C'est aussi une garantie de réceptivité aux aspirations populaires, un garde-fou contre les dogmatismes.

Mais le flottement du pouvoir tient également au fait que les hommes du MFA redoutent de devoir choisir. Hésitent à enfermer déjà le pays dans un régime qui reste à inventer puisqu'ils ont déclaré refuser le socialisme d'Etat de l'Est, le socialisme scandinave, cubain, la démocratie à l'occidentale pour rechercher une « voie authentiquement portugaise ». Et ne peuvent se résoudre à briser ainsi le grand élan populaire né le 25 avril 1974, à donner un coup d'arrêt à la fête après un demi-siècle d'oppression. A mettre un terme pourtant inévitable à l'unité, à la complicité entre le peuple et l'armée. Voilà des militaires décidément bien anachroniques. Professionnels de l'ordre et de l'efficacité, mais qui acceptent, et même encouragent, comme le général Otelo de Carvalho, l'éclosion de ces embryons de pouvoir populaire que réinventent obstinément les prolétaires mo-



Soldats, agriculteurs, terrassiers ou instituteurs : c'est la dynamisation culturelle, l'alliance des tâches matérielles à l'action psychologique. Espoir : faire pénétrer la révolution dans les campagnes, du Sud latifundiaire au Nord religieux des petits propriétaires.



dernes, des soviets de 1905 à ceux de 1917, des conseils allemands de 1915 aux conseils espagnols de 1937, de Lip à la Lisnave, du « deuxième pouvoir » de Lénine à la « République des Conseils » chère à Rosa Luxembourg : comités de travailleurs dans les entreprises, de quartier dans les villes, coopératives, essais de communes agricoles, et, jusque dans l'armée elle-même, assemblées de délégués à tous les niveaux. Des officiers formés au respect de la hiérarchie, mais qui discutent avec de simples soldats des principes qui la fondent et parlent de substituer une hiérarchie des compétences, fonctionnelle et conditionnelle, à celle des élites. Des militaires qui, nourris des idées relancées

par le gauchisme et Mai 1968, orientent leur recherche d'une nouvelle logique socio-économique dans le sens d'une société ouverte, décentralisée, autogestionnaire. Alors qu'ils pouvaient, dès le lendemain du 25 avril 1974, remplacer la dictature de Caetano par la leur.

Au contraire, ils ont abouti à un type nouveau de relations avec le peuple. Non pas directives et unilatérales, procédant d'une série d'oukases distribués du haut d'une hiérarchie pyramidale, comme au Pérou. Non pas canalisées par des représentants, comme dans les démocraties occidentales. Mais s'attachant à partir de la base, parce que le mouvement des capitaines, point de départ de la révolution d'avril 1974, est un mouvement de base. En allant à la rencontre du peuple, là surtout où il a été le moins touché par l'effervescence révolutionnaire, dans les campagnes. Pour mieux l'éveiller à la vie politique. C'est le rôle de la dynamisation culturelle. Il s'agit de travailler avec les paysans à leurs tâches quotidiennes, de se faire maçons, terrassiers, agronomes autant qu'instituteurs.

Ce mariage de l'action psychologique et des tâches matérielles n'est ni nouveau ni spécifique aux militaires portugais. Chinois et Cubains l'ont pratiqué avant eux et c'est un trait de l'évolution de l'armée, en Amérique du Sud notamment, que d'avoir été amenée à participer de plus en plus, avec la population, à des tâches d'intérêt général. Pourtant, les hommes

du MFA apparaissent bien comme les représentants d'une nouvelle génération de militaires. Parce qu'ils font la synthèse des caractères dominants des gouvernements militaires. Tout en s'en distinguant par des structures qui ressemblent plus à celles des comités d'action de Mai 1968 qu'à l'organisation d'un état-major putschiste. Et parce que, sincères jusqu'à la naïveté, romantiques jusqu'à l'utopie, ils n'ont pas fait le chemin vers la transformation de leur pays à moitié. A l'épreuve du pouvoir, ils n'ont cessé de se radicaliser, accentuant, jusqu'à rendre le divorce inévitable, et peut-être douloureux, le décalage entre ceux d'entre eux qui avancent au pas de gymnastique, ceux qui progressent plus lentement et ceux qui restent en chemin. Tout cela fait de l'expérience portugaise un processus déroutant et du MFA un groupe de militaires dont le comportement garde une part d'inexplicable. Mais leur confère, et leur conservera bien au-delà de l'inévitable normalisation, un aspect laboratoire d'idées que ne pourront ignorer ni les prochains capitaines d'un autre coin du monde, ni les militaires qui, un peu partout, s'interrogent sur leur place et leur fonction dans la société, et essayent de résoudre ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement le malaise de l'armée. \*

Mieux connaître les militaires portugais. Guide « Réalités », p. 93.